

GREGOR PERKO

## Deux contes d'une seule cité

*The article proposes a brief sociolinguistic analysis of two novels published in Slovene at the beginning of the 21st century, Fužine Blues (Fužinski bluz, 2001) by Andrej Skubic and Southern Scum Go Home! (Čefurji raus!, 2008) by Goran Vojnović. The two novels take place in the district of Fužine, where people of different ethnic origins and from different social backgrounds live together. The two novels are an important sociolinguistic account of the language of the descendants of immigrants from the former Yugoslav Republics in Slovenia, and of the linguistic and social interaction with their parents and with the majority population.*

### **Introduction**

L'univers diégétique des deux romans, « Le Blues de Fužine » (*Fužinski bluz*, 2001) par Andrej Skubic et « Tchéfours dehors ! » (*Čefurji raus !*, 2008)<sup>1</sup> par Goran Vojnović, dont nous proposerons une étude sociolinguistique, se situe dans le quartier de Fužine au début du XXI<sup>e</sup> siècle. La réputation de ce quartier, situé au sud-est de Ljubljana, relève du mythe urbain selon lequel Fužine serait un « ghetto », habité par des immigrants économiques venus des autres républiques de l'ancienne Yougoslavie et où proliféreraient des incivilités, des violences, le trafic de drogues et la criminalité. Dans la première partie de l'article, nous essayerons de remettre en cause ce mythe et de présenter la problématique des immigrants venus des autres républiques yougoslaves en Slovénie. La deuxième partie sera consacrée à l'analyse des romans qui apportent un témoignage important sur le paysage sociolinguistique de ce quartier et, plus généralement, sur les pratiques langagières des immigrants yougoslaves et de leurs descendants en Slovénie. Les deux romans sont les premiers romans slovènes où les immigrants accèdent pleinement à la parole et ne figurent plus uniquement comme des personnages secondaires ne « servant » qu'à produire des effets comiques, comme c'était leur sort dans des romans antérieurs.

---

<sup>1</sup> Nous nous sommes contenté d'une adaptation « phonétique » du terme *čefur* et n'avons pas cherché à proposer un équivalent culturel qui serait trompeur pour un locuteur francophone. Pour la signification, voir plus loin.

### ***Le quartier de Fužine et les immigrés économiques arrivés des autres républiques yougoslaves***

La construction du quartier de Fužine a été terminée vers la fin des années 1980. C'est le dernier grand ensemble urbain de style « communiste » à Ljubljana. C'est le quartier connaissant la plus haute densité de population à Ljubljana et en Slovénie. Bien que les statistiques fournies par les recensements ne soient pas complètes, on estime que les Slovènes représentent à peu près la moitié des habitants, l'autre moitié étant constitués d'immigrés et de leurs descendants venus de Bosnie, d'Herzégovine, de Serbie, du Monténégro, de Macédoine et du Kosovo. Le mythe selon lequel Fužine serait habité majoritairement, voire uniquement, par les immigrés de l'ancienne Yougoslavie et leurs descendants est ainsi brisé. Il en va de même du mythe qui veut que Fužine soit un quartier à risques : le taux d'actes criminels, de délits ou d'atteintes à l'ordre public est même légèrement inférieur à la moyenne de Ljubljana. Ce mythe s'appuie sur des représentations stéréotypées et des préjugés racistes que nourrit encore aujourd'hui une bonne partie de la population slovène envers ces immigrés. Le chômage non plus ne frappe pas plus les habitants que dans les autres parties de Ljubljana. Les études et les statistiques montrent donc que ce quartier est loin d'être un « ghetto » dangereux (Delić, Vogel, 2014). Ce qui le différencie des autres quartiers de Ljubljana, c'est son caractère multiethnique prononcé que les deux romans réussissent bien à traduire en langage littéraire.

Avant de passer à l'analyse des romans, nous aborderons brièvement la problématique de l'assimilation sociale, culturelle et linguistique des immigrés yougoslaves en Slovénie. Dans les deux romans, cette problématique est très présente et dans « Tchéfours dehors ! » elle est même ouvertement évoquée par le personnage principal.

Les immigrés yougoslaves constituent l'écrasante majorité des immigrés en Slovénie : à partir des années 1970, ces immigrés représentent autour de 90 % de tous les immigrés en Slovénie (Komac éd., 2007). Jusqu'à l'indépendance de la Slovénie, cette immigration relevait de la migration interne, mais connaissait, en raison du caractère fédéral de la Yougoslavie, des spécificités qui la rapprochaient de la migration externe. La plupart des immigrés yougoslaves sont des immigrés économiques venus des régions sous-développées de la Bosnie-Herzégovine, de la Serbie, du Monténégro, de la Croatie et de la Macédoine. Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, on estime à 13 % la proportion

d'immigrés yougoslaves et de leurs descendants dans la population de la Slovénie (Malačič, 2011).

Les immigrants de la première génération sont venus avec leur propre système de valeurs et leur propre culture, différents des valeurs et de la culture du nouveau milieu, et parlant une langue qui n'était pas celle utilisée en Slovénie. Le choc culturel était inévitable, d'autant plus que le milieu urbain, où ils se sont installés, leur était étranger : la plupart venaient de zones rurales. Ils étaient obligés de faire des « concessions » et d'adapter, dans la mesure du possible, leur culture et leur mode de vie. L'adaptation de la première génération a été cependant relativement peu avancée. Malgré la proximité du slovène et du serbo-croate et un degré élevé d'intercompréhension entre les locuteurs des deux langues, la maîtrise du slovène restait faible. De plus, les immigrants de la première génération n'ont jamais pu intérioriser les valeurs sociales et les codes culturels de la population majoritaire, ce qui n'est pas surprenant, mais il convient de remarquer que cela a beaucoup contribué à entraver leur intégration dans la société slovène. Les difficultés d'adaptation et l'insuffisante maîtrise du slovène par les immigrants étaient interprétées par les Slovènes comme un refus ou un rejet par les immigrants du milieu qui les avait « accueillis », ce qui a poussé ces derniers à se confiner dans des communautés plus ou moins isolées de la population majoritaire (Medica, Lukič, Bufon, 2010).

La deuxième génération, née en Slovénie, a hérité de la culture, des valeurs et de la langue de leurs parents. Les contacts avec les enfants slovènes, l'entrée à la crèche, puis plus tard à l'école, obligeaient les membres de la deuxième génération à acquérir la langue et la culture slovènes. Les immigrants voulaient, d'un côté, que leurs enfants conservent leurs valeurs et leur culture d'origine<sup>2</sup>, mais en même temps, qu'ils s'adaptent au milieu slovène, qu'ils en acquièrent les codes culturels et en maîtrisent la langue, ce qui leur permettrait d'accéder à une meilleure situation sociale et à un meilleur niveau de vie. On peut dire qu'ils ont développé une double identité, mais il faut ajouter que cette double identité connaissait des limites (Ferbežar, 2009, Kobolt, 2002). Ils voyaient qu'ils n'étaient pas « comme » leurs parents et refusaient souvent de leur ressembler. En même temps, ils sentaient qu'ils n'étaient pas acceptés par le milieu majoritaire. Leur maîtrise de la langue maternelle était limitée à la

---

<sup>2</sup> Il est important d'ajouter que les liens avec le pays d'origine de leurs parents ont été rompus, ou au moins interrompus, par les guerres en ancienne Yougoslavie.

variété diatopique et diastratique de leurs parents, ce qui pouvait avoir des conséquences néfastes pour leur compétence langagière en général. Ne connaissant qu'une seule variété de la langue maternelle, ils avaient des difficultés à acquérir la langue seconde, le slovène, dans sa complexité (variation, structures plus complexes, etc.). Cette compétence limitée du slovène, langue de l'enseignement, pouvait mener à l'échec et au décrochage scolaires (Skubic, 2005 : 211-2013).

### **L'analyse sociolinguistique des romans**

Les romans, « Le Blues de Fužine » (*Fužinski bluz*, 2001) d'Andrej Skubic et « Tchéfours dehors ! » (*Čefurji raus !*, 2008) de Goran Vojnović, se déroulent à Fužine dans les premières années du XXI<sup>e</sup> siècle. Bien qu'ils partagent le même univers diégétique, les romans diffèrent par leur structure narrative et leur style.

La trame du « Blues de Fužine » est constitué de quatre histoires racontées sous forme de monologues intérieurs et de dialogues rapportés par quatre personnages autodiégétiques : Janina, lycéenne en quête de son identité, dont les parents sont d'origine monténégrine, Pero, trentenaire « déboussolé », ancien punk, Igor, dans la quarantaine, ancien chauffeur de bus devenu agent immobilier, représentant typique de la génération qui veut profiter de la transition du système socialiste au système capitaliste, et Vera, professeur de linguistique slovène à la retraite, qui s'intéresse à ses heures perdues au langage des jeunes. Les quatre personnages habitent le même immeuble, mais ne se connaissent que de vue. Leurs histoires, qui se déroulent le 13 juin 2000, se frôlent, se croisent, mais ne s'entremêlent pas. Le jour du 13 juin 2000 n'est pas pris au hasard : c'est le jour du match de football qui oppose au championnat d'Europe les équipes de Slovénie et de Yougoslavie. D'un côté, il est doté d'une nette valeur symbolique : lors du match, les conflits de l'ancienne Yougoslavie, toujours latents, se déplacent sur le terrain de football. Dans le roman cette ambiance « quasi guerrière » est rendue par la description d'abondantes pétarades pyrotechniques qui accompagnent chaque but marqué. De l'autre côté, le match permet de mettre au jour la complexité du caractère multiethnique du quartier. Si les Slovènes et les immigrés de première génération choisissent « leur camp » sans hésitation, le choix est plus difficile pour leurs enfants, ce qui permet à l'écrivain d'évoquer des difficultés liées à cette « doublé identité » de la deuxième génération.

La narration de « Tchéfours dehors ! » est moins complexe, plus linéaire et suit les péripéties de l'existence frustrée et sans but de Marko, lycéen, dont les parents sont Serbes de Bosnie. Les péripéties se soldent par le « bannissement » de Marko chez ses cousins en Bosnie. Le roman se présente comme une encyclopédie « narrée » dont les titres des chapitres abordent sous forme de questions-réponses la problématique des jeunes de la deuxième génération : *Pourquoi je reste au lit le dimanche, Pourquoi les Bosniens ne parlent jamais de sexe, Pourquoi la police slovène est dans la merde, Pourquoi la Slovénie me tape sur le système, Pourquoi la Bosnie n'est pas faite pour les tchéfours...* Le titre du roman reprend un graffiti qu'on trouvait fréquemment dans les rues ljubljanaïses dans les années 1990 et au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Le terme de « tchéfour »<sup>3</sup> est apparu vers la fin des années quatre-vingt, d'abord comme terme péjoratif pour désigner les immigrés de l'ancienne Yougoslavie et leurs descendants en Slovénie. Au milieu des années 1990, la deuxième génération a adopté le terme qui est devenu une auto-désignation reposant sur un stéréotype identitaire qui palliait les difficultés liées à la « double » identité de cette génération : le pays adoptif ne les accepte pas, ils ont du mal à s'assimiler à la société slovène, mais ils n'arrivent pas non plus à s'identifier au pays de leurs parents.

Dans « Le Blues de Fužine », l'écrivain voulait dessiner un portrait fidèle du caractère multiethnique et de la diversité sociale du quartier. Les langages des quatre narrateurs et des personnages secondaires y jouent un rôle crucial : chacun des personnages s'exprime dans son propre idiome qui reflète son appartenance sociale, générationnelle et ethnique. Prenons le récit de Janina qui offre un bon exemple de l'alternance codique, typique des membres de la deuxième génération. Janina utilise soit la variété monténégrine du serbo-croate, lorsqu'elle parle à son père ou à son oncle, soit la variété ljubljanaïse du slovène parlé (Smolej, 2010), lorsqu'elle communique avec ses copains. Dans ses monologues, elle a recours aux deux codes. Lorsque la charge émotive de son discours est forte, elle privilégie le serbo-croate, réservant le slovène aux réflexions de nature plus « objectives » ou liées à la vie en Slovénie. Le passage d'un code à l'autre peut se faire même au niveau phrastique.

---

<sup>3</sup> Ce terme a vite remplacé d'autres dénominations péjoratives des immigrés en slovène : *južnaki* (« méridionaux »), *tisti od dol* (« ceux de là-bas »), *Bosanci* (« Bosniens »)... Le terme *čefur*, d'origine turque/arabe, vient du serbo-croate, notamment de la variété bosnienne (*čifut*, *čafir*), où il désigne soit un juif soit un mécréant.

Le roman « Tchéfours dehors ! » est écrit en parler de Fužine (en slovène, *fužinščina*). Ce parler, souvent décrit comme un « mélange » de slovène et de serbo-croate, est basé sur la variété ljubljanaise du slovène parlé, auquel viennent s'ajouter, à des proportions variables, des éléments lexicaux, phraséologiques et grammaticaux de différentes variétés du serbo-croate. Souvent, il s'agit de mots à forte charge culturelle ou ethnique, d'expressions toutes faites, de citations, de proverbes... Dans le roman, la proportion d'éléments serbo-croates varie en fonction du contexte et des interlocuteurs du personnage principal. Dans les dialogues de Marko avec ses copains, par exemple, la proportion de ces éléments est nettement supérieure à celle qui est présente dans ses monologues. Ce langage a dans le roman une importante fonction identitaire. D'un côté, il rattache Marko et ses copains au quartier compris comme un microcosme et, de l'autre, il fonctionne comme une marque de leur appartenance à la deuxième génération des « tchéfours », qui est différente de celle de leurs parents et différente des générations de Slovènes « de souche ».

### **Conclusion**

La langue est au cœur du tissu romanesque des deux ouvrages étudiés. La narration autodiégétique instaure la polyphonie qui permet de refléter l'appartenance ethnique, sociale et générationnelle des personnages principaux et secondaires, leurs soucis, leurs doutes et leurs aspirations. À travers le langage des personnages, le lecteur découvre les variétés langagières qu'on entend dans ce quartier emblématique de Ljubljana, où cohabitent des populations de différentes origines et appartenant à différentes couches sociales. Les deux romans constituent un témoignage sociolinguistique important sur la langue des descendants des immigrés de l'ancienne Yougoslavie en Slovénie, et sur l'interaction langagière et sociale qu'ils entretiennent avec leurs parents et avec la population majoritaire.

### **Bibliographie**

- DELIČ Anuška, VOGEL Voranc (2014), *Fužine (ni)so geto*, Ljubljana, Delo, <http://www.delo.si/assets/info5/20141222/Fuzine2014/fuzine2014.html> (15.11.17.).
- FERBEŽAR Ina (2009), « Med dvema jezikoma: med razumljivostjo in sprejemljivostjo », in: *Med politiko in stvarnostjo* (V. Požgaj Hadži, T.

- Balažic Bulc, V. Gorjanc éds.), Ljubljana, Znanstvena založba Filozofske fakultete, p. 197-211.
- KOBOLT Alenka. (2002), « Predalčkanje », *Didakta*, vol. 66/67, p. 4-6.
- KOMAC Miran éd. (2007), *Študije o priseljevanju in vključevanju v slovensko družbo*, Ljubljana, Inštitut za narodnostna vprašanja.
- MALAČIČ Janez (2011), « Imigracije in delo tujcev v Sloveniji », Ljubljana, Anali PAZU, p. 94-99.
- MEDICA Karmen, LUKIČ Goran, BUFON Milan (2010), *Migranti v Sloveniji – med integracijo in alienacijo*, Koper, Annales.
- SKUBIC Andrej (2001), *Fužinski bluz*, Ljubljana, Študentska založba.
- SKUBIC Andrej (2005), *Obrazi jezika*, Ljubljana, Študentska založba.
- SMOLEJ Mojca (2010), « Prvine govornega jezika kot temeljni stilemi v sodobni slovenski prozi », in: *Sodobna slovenska književnost : (1980-2010)* (A. Zupan Sosič éd.), Ljubljana, Znanstvena založba Filozofske fakultete, p. 275-282.
- VOJNOVIČ Goran (2008), *Čefurji raus!*, Ljubljana, Študentska založba.

---

GREGOR PERKO

Université de Ljubljana

Courriel : Gregor.Perko@ff.uni-lj.si